

**« L'AUTRE... DE L'IMAGE À LA RÉALITÉ 2/3 :
FACE À L'AUTRE »**

DU 19 AVRIL AU 1^{ER} JUILLET 2017

Vernissage le mardi 18 avril 2017 à partir de 18 h

SOMMAIRE

- 1. COMMUNIQUÉ DE PRESSE p. 2-3
- 2. PROPOS DE LA COMMISSAIRE p. 4
- 3. BIOGRAPHIE p. 5
- 4. AUTOUR DE L'EXPOSITION p. 6
- 5. ARTISTES EXPOSÉS / BIOGRAPHIES p. 7-10
- 6. NOTICES D'ŒUVRES p. 11-17
- 7. LES VISUELS DISPONIBLES p. 18-21
- 8. LE LIEU p. 22
- 9. INFORMATIONS PRATIQUES ET PLAN D'ACCÈS p. 23



Santiago Sierra, *184 travailleurs péruviens*, Décembre 2007, Photographie, Matucana 100, Santiago du Chili, Courtesy de l'artiste
© Santiago Sierra

COMMISSAIRE EN RÉSIDENCE
Blandine Roselle

ARTISTES

David Blandy & Larry Achiampong, Chris Eckert, Thomas Hirschhorn, Olga Kisseleva, Santiago Sierra et SUPERFLEX



Annie Agopian
Direction
annie.agopian@maisonpop.fr

9 bis rue Dombasle
93100 Montreuil
01 42 87 08 68
www.maisonpop.fr

contact presse
Sophie Charpentier
sophie.charpentier@maisonpop.fr
01 42 87 08 68

« L'AUTRE... DE L'IMAGE À LA RÉALITÉ 2/3 : FACE À L'AUTRE »

DU 19 AVRIL AU 1^{ER} JUILLET 2017
VERNISSAGE LE MARDI 18 AVRIL 2017 À PARTIR DE 18H

PETIT DÉJEUNER PRESSE
MARDI 18 AVRIL 2017 À 10 H 00

COMMISSAIRE EN RÉSIDENCE
Blandine Roselle

ARTISTES
David Blandy & Larry Achiampong, Chris Eckert, Thomas Hirschhorn, Olga Kisseleva, Santiago Sierra et SUPERFLEX

Dans le cadre de l'appel à projet lancé par la Maison populaire, dont le thème proposé pour l'année 2017 est « L'Autre... De l'image à la réalité », nous nous sommes interrogés sur la façon par laquelle les contours de l'Autre sont définis, déterminés et construits. En effet, préjugés, stéréotypes et replis identitaires dominant encore souvent notre appréhension de l'Autre, malgré l'accélération des échanges dans un monde désormais globalisé. Comment porter un regard lucide sur l'Autre aujourd'hui ? Comment échapper à l'hypocrisie et aux caricatures ? Comment révéler les limites d'une société apparemment homogène et pourtant intrinsèquement construite sur des disparités et des inégalités ?

Le premier volet du projet s'intéressait à un Autre lointain, vivant dans des territoires reculés, selon des modes de vies traditionnels. Cette fois, c'est d'un Autre tout proche dont il s'agit. Celui que l'on ne veut pas voir, celui que l'on ne voudrait pas être, celui avec lequel nous co-existons sans pour autant le reconnaître comme l'un des nôtres.

« Face à l'Autre » considère les idéologies nationalistes, conservatrices et racistes qui sont récemment devenues plus visibles en Europe et aux Etats-Unis. Dans ce contexte il convient de questionner la pensée politique : Sommes-nous eux ? Sont-ils nous ?

Avec le nombre croissant de démagogues démocratiquement élus (aux Etats-Unis, en Hongrie, en Turquie, en Inde, en Russie, etc.), nous sommes confrontés à un changement de société, où le nationalisme, le racisme, le sexisme et l'homophobie sont politiquement mis en œuvre et où le pluralisme et la liberté d'expression sont massivement restreints. Comment lutter contre les tendances antidémocratiques et néo-fascistes ?

Il nous faut partir à l'exploration des dimensions cachées de nos comportements, de nos idées et de notre subjectivité. C'est pourquoi les œuvres choisies éclairent nos réactions face à l'altérité (dénigrement, rejet, aliénation), notre aveuglement volontaire (facile, pratique, utile), la superficialité des relations que nous entretenons avec autrui via les médias (voyeurisme, consommation de l'échange, instrumentalisation des informations, etc.).

Les artistes présentés se confrontent à la réalité d'autrui, la rendant visible et questionnant sa représentation.

Quels rôles ont les canaux uniformes de l'information et du libre-échange, dans la perturbation de nos repères ?

Quel enjeux politiques derrière le tout-sécuritaire et les discours forgés sur les antagonismes ?

Comment les guerres - celles du bout du monde comme celles des banlieues - sont-elles médiatisées, analysées et finalement justifiées ?

Comment éviter les catégorisations simplifiées à l'origine des stéréotypes, qui interfèrent sur notre perception et déforment la réalité ?

Quels sont les nouveaux types d'hégémonie et de colonialisme économique, qui vont de pair avec la politique néolibérale de la dette et de la consommation ?

Considérant l'art comme une discipline structurant le réel (au même titre que la science, la politique ou la religion), ces artistes ne veulent pas changer le monde mais le décrypter, pour nous rendre plus justes et plus responsables vis-à-vis d'autrui.

« L'AUTRE... DE L'IMAGE À LA RÉALITÉ »

Un projet en trois volets présenté au centre d'art de la Maison populaire, Montreuil
De janvier à décembre 2017

COMMISSAIRE EN RÉSIDENCE

Blandine Roselle

Le thème proposé par la Maison Populaire, « L'Autre... De l'image à la réalité », implique non pas seulement la représentation de l'Autre ni sa seule projection, mais bien aussi son existence concrète. Ce qui soulève la question suivante : comment la différence et l'altérité (raciale, sexuelle, de classe, religieuse) sont construites, entretenues ou contestées aujourd'hui ?

Force est de constater, que malgré l'accélération des échanges, l'enrichissement des connaissances réciproques et la facilitation des déplacements, dans un monde désormais globalisé, notre relation à autrui semble peu évoluer. Notre perception de l'Autre passe toujours au filtre d'une altérité jouant avec les préjugés, recyclant les stéréotypes raciaux, sociaux et culturels ou bien construisant des différences, des catégories, des fantasmes. Comment se définit l'Autre aujourd'hui ? Comment dessiner les contours fluctuants de l'Autre ?

Pour tenter de répondre, quoique partiellement et modestement, à ces questions nous nous sommes tournés vers des artistes qui proposent des outils conceptuels permettant une nouvelle appréhension de la réalité sociale, culturelle et artistique de l'Autre aujourd'hui. Ancrés dans le présent, ils s'intéressent tous de façon très concrète et très directe à la rencontre, au contact, à l'échange, évitant ainsi que l'Autre ne reste qu'une énigme, qu'un sujet d'étude ou qu'un objet de profits.

Leurs œuvres incarnent des postures possibles face à autrui, au social, au politique et à l'art et peuvent nous aider à mieux nous positionner dans notre appréhension de notre actuel Autre, et du futur Nous.

Le projet se déploie en trois volets : Avec l'autre / Face à l'autre / L'autre nous. L'exposition rassemble des installations, photographies, vidéos récentes d'artistes internationaux.

En complément de ce cycle d'expositions, l'artiste Pascal Marquilly sera en résidence artistique de création sur 2017.

**BLANDINE ROSELLE**

Historienne de l'art de formation, Blandine Roselle évolue en 1999-2000 dans le monde muséal, en tant que chargée des publics, et ponctuellement comme commissaire d'exposition. Elle travaille ensuite pour une structure de production et de diffusion de spectacle vivant, en tant que chargée de production.

En 2004, elle obtient le diplôme DESS « coopération artistique internationale » à Paris 8.

Elle est alors missionnée par diverses structures (Lille 2004-capitale européenne de la culture, lille3000, Epidemic, Fondation d'art Oxylane), tant pour la programmation, l'accueil de projets et d'artistes, que pour la production d'œuvres et d'expositions. Elle travaillera aussi sur la reconversion de lieux désaffectés en espaces d'exposition et de cinéma (la gare de frêt St-Sauveur, Lille ; le garage pour Béthune2011, Capitale régionale de la Culture).

Parallèlement, elle monte sa propre association, KRAFT, dédiée aux arts visuels (expositions, résidences, productions). Les projets confrontent des domaines variés (arts contemporains, traditionnels, populaires, urbains...) et se déploient sous forme de cycles permettant d'explorer différents points de vue sur un sujet donné.

Ses expositions ont été présentées en Pologne, Italie, Belgique, France et au Brésil. Elle a participé à plusieurs séminaires professionnels européens (« Eyes wide open » - Biennale de Berlin (BB5), 2008 ; « Scènes culturelles berlinoises » - Goethe Institut de Berlin, 2009, « 10 to 10 » - Congrès Européen de la Culture à Wroclaw, 2011).

Vendredi 5 mai 2017 de 20 h à 22 h

THOMAS HIRSCHHORN

Art in Vivo: rencontre avec l'artiste

Thomas Hirschhorn présentera sa série « *Pixel-collage* » dont une partie est présentée dans le cadre de l'exposition « Face à l'autre ». Il nous éclairera sur les raisons pour lesquelles il est aujourd'hui important de montrer et de regarder des images de corps humains détruits comme celles qu'il a utilisées et incorporées dans ses travaux, et clarifiera son intérêt à travailler avec la 'Pixellisation' en 9 points: Décision, Autorité, Abstraction, 'Facelessness', 'Poussé au bord', Esthétique, Le pire est censuré, Hypocrisie, Authenticité.

Vendredi 21 avril 2017 à 20 h

« LA FIN DE L'HOSPITALITÉ ? »

Conférences-débats : L'Autre en philosophie 2/4, dans le cadre de l'exposition du centre d'art

Avec **Guillaume le Blanc**, philosophe et écrivain français, professeur de philosophie à l'Université Paris Est Créteil.

Toutes les civilisations anciennes s'accordaient sur un point : faire de l'étranger un hôte. Nous sommes en train de faire l'inverse, de transformer l'hôte en étranger. Jusqu'à quand ?

Samedi 20 mai 2017 de 17h à 19 h

« LE GRAND AUTRE EN PSYCHANALYSE »

Conférences-débats : L'Autre en psychanalyse 1/2

avec **Jean-Charles Fébrinon-Piguet**, psychanalyste et **Muriel Chemla**, psychanalyste
Séance suivie d'un échange informel autour d'un verre.

Vendredi 2 juin 2017 de 20 h à 22 h

LE BRUIT ET L'ODEUR

Art in Vivo : conférence de Francisco Javier San Martín sur les œuvres de Santiago Sierra.

Santiago Sierra (Madrid, 1966) se sert des contextes où il intervient pour développer un travail critique qui nous dévoile les mécanismes d'aliénation et d'exploitation des travailleurs dans un régime capitaliste, ainsi que la discrimination raciale ou l'hégémonie qui gouverne les migrations.

Dans son intervention, **Francisco Javier San Martín**, analysera les principales clés de son œuvre depuis les années 90. Il éclairera notamment les trois films inclus dans l'exposition « Face à l'Autre » : *Ligne de 250 cm tatouée sur 6 personnes*, La Havane, 1999 ; *Engagement et arrangement de 30 travailleurs en fonction de leur couleur de peau*, Vienne, 2002 ; *3000 trous de 180 x 50 x 50 cm chacun*, Vejer de la Frontera, Cadix, Espagne, 2002.

INFORMATIONS PRATIQUES

Evénements à la Maison populaire

Entrée libre

Réservation au 01 42 87 08 68

DAVID BLANDY ET LARRY ACHIAMPONG

Respectivement nés en 1976 à Londres et en 1985 en Russie. Ils vivent et travaillent à Londres

David Blandy établit son travail à travers une série d'enquêtes sur les forces culturelles qui l'influencent, allant de son amour du hip-hop et de la Soul, aux jeux d'ordinateur et au manga. Ses œuvres se déploient entre la performance et la vidéo, la réalité et la fiction, en utilisant des références issues de sources disparates. Son film, « l'Enfant de l'Atome », s'appuie sur son histoire familiale et est peut-être l'examen le plus intime et le plus direct de son auto-analyse. Il travaille sur le sens occidental de l'identité et sa construction à partir de diverses sources populaires.

Ses projets récents incluent des expositions à la Künstlerhaus Stuttgart, en Allemagne; au Bloomberg Space, Londres; au Crossroads, à Spike Island, Bristol au Turner Contemporary, Margate, au 176 Project Space, Londres et au Centre d'Art Contemporain BALTIC, Gateshead.

Les projets individuels et collaboratifs de **Larry Achiampong** mêlent images et sons, archives et performances pour explorer l'identité (de classe, interculturelle et post-numérique), ainsi que les dichotomies trouvées dans un monde dominé par les médias sociaux et les espaces numériques.

L'artiste s'intéresse au phénomène d'éradication d'une version unique de l'Histoire permise par l'expansion durable et le partage de l'information via Internet : de nouvelles vérités ou versions deviennent disponibles, de multiples possibilités sont créées et maintenues dans le domaine numérique et leurs conséquences liées à l'«In Real Life». Achiampong creuse l'histoire, par le biais de l'archive personnelle et interpersonnelle, offrant des dispositions multiples qui révèlent les contradictions sociopolitiques dans la société contemporaine.

Achiampong a exposé des projets au Royaume-Uni (Tate Britain / Modern, British Film Institute à Londres ; Art moderne Oxford ; New Art Exchange, Nottingham) et à l'étranger (DOCUMENTA 13, Kassel; SAVVY Contemporain, Berlin; Fondation des Archives Populaires Africaines de Bokoora, Accra; The Mistake Room, à Los Angeles ; Logan Centre Exhibitions, Chicago).

Achiampong a été en résidence à Newcastle, à Oslo, à Londres, à Cambridge. Il présentera des œuvres au pavillon de la diaspora à la 57e Biennale de Venise.

CHRIS ECKERT né en 1968 à Phoenix, USA, il vit et travaille à San José, USA.

Chris Eckert travaille dans la *Silicon Valley*, en Californie. Il est à la fois ingénieur en génie mécanique de l'Université de Santa Clara et diplômé des Beaux-Arts de l'Université d'État de San Jose.

Alors que certains trouvent des machines froides et impersonnelles, Chris Eckert les considère comme un « véhicule » d'exploration et d'introspection. Partant du principe que les relations Homme/Machines sont inéluctables, son travail permet de contempler les façons dont les deux entités se reflètent mutuellement, tout en tenant compte de la place des machines dans l'art.

Ses sculptures mécaniques, questionnent notre rapport à la religion, à la sécurité, aux nouveaux media, aux identités contraintes qu'elles soient filiales, nationales ou économiques...

Son travail a été montré aux États-Unis (New York, Chicago, San Francisco, Boston), en Europe (Autriche, Allemagne, France, Suisse) et au Japon.

THOMAS HIRSCHHORN né à Berne en 1957, il vit et travaille à Paris.

Aujourd'hui l'un des artistes suisses les plus importants sur la scène internationale, Thomas Hirschhorn est l'auteur d'une œuvre (installations *in situ*, films, dessins, etc.) immédiatement reconnaissable tant pour sa forte dimension politique que pour son vocabulaire formel singulier (basé sur une esthétique pauvre et marginale et des matériaux simples), à l'origine de nombreux débats et analyses sur les rapports entre problématiques artistiques et sociales dans le cadre de la mondialisation. Thomas Hirschhorn ne fait pas d'art politique, mais fait de l'art de manière politique. Ce qui l'amène à produire des images et des scénarios complexes mais singulièrement directs.

Les installations de Thomas Hirschhorn lui valent la reconnaissance du milieu artistique dès les années 1990. Hirschhorn expose ainsi à Paris, Munich, Berlin, Londres, Francfort, Bilbao, Venise, Lucerne, Berne, Fribourg, Genève, Saint-Gall...

En 2000, Thomas Hirschhorn reçoit le Prix Marcel Duchamp et en 2004 le Prix de la Fondation Beuys.

OLGA KISSELEVA née en 1965 à Saint-Petersbourg, elle vit et travaille à Paris.

Olga Kisseleva, artiste, chercheur et universitaire, questionne l'impact des développements technologiques et de la science sur nos modes de vies.

Ses installations, photographies, vidéos et peintures traitent du mélange des cultures, de la mixité des langages, des nouvelles technologies, de la mouvance des rapports sociaux. Elle développe un travail original à la recherche de frontières qui séparent la chose et sa représentation. Elle exploite différents supports, qu'elle recourt à des technologies de pointes ou à des matériaux bruts. L'œuvre d'Olga Kisseleva entremêle des actions qui se déroulent dans les villes ou en réseau, avec des interventions dans les galeries et musées.

Après une thèse de doctorat sur les nouvelles formes d'hybridation aux USA (en lien avec les débuts de la Silicon Valley), elle rejoint l'Institut des hautes études en arts plastiques à Paris, et ensuite l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Elle co-dirige le laboratoire Art&Science, qui joue un rôle important dans le domaine de la création contemporaine de recherche et de réflexion sur les formes de création émergentes.

Son travail a notamment été présentée au CNAP (Moscou, Russie), à l'ARC (Paris, France), à Kiasma (Helsinki, Finlande), au musée Reina Sofia (Madrid, Espagne) et dans des biennales (Venise, Istanbul, Dakar, Tirana, Rennes, Moscou...). Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections (à Moscou, Saint-Petersbourg, Marseille, Paris, New-York...).

SANTIAGO SIERRA né en 1966 en Espagne, il vit à Madrid.

Diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts de Madrid à la *Complutense University*, Santiago Sierra poursuit ses études à Hamburg. Si ses débuts sont liés aux circuits artistiques alternatifs de la capitale espagnole, il poursuit sa carrière au Mexique (1995-2006) et en Italie (2006-2010).

L'œuvre de Sierra cherche à révéler les réseaux pervers du pouvoir qui inspirent l'aliénation et l'exploitation des travailleurs, l'injustice des relations de travail, la répartition inégale des richesses produites par le capitalisme, la déviance du travail et de l'argent, et la discrimination raciale dans un monde marqué par des flux migratoires unidirectionnels (sud-nord).

Revisitant certaines stratégies caractéristiques du Minimalisme, de l'art conceptuel et de la performance des années soixante-dix, Sierra interrompt les flux de capitaux et de biens (*Obstruction d'une autoroute avec la remorque d'un camion*, 1998 ; *Personne gênant une file de camion*, 2009); il engage des ouvriers pour révéler leur situation de précarité (*20 travailleurs dans la cale d'un bateau*, 2001); il explore les mécanismes de ségrégation raciale dérivées des inégalités économiques (*Embauche et arrangement de 30 travailleurs en fonction de leur couleur de peau*, 2002 ; *Etude économique sur la peau des habitants de Caracas*, 2006); et réfute les histoires qui légitiment une démocratie fondée sur la violence de l'Etat (*Vétérans des guerres du Cambodge, Rwanda, Bosnie, Kosovo, Afghanistan et d'Irak face au mur*, 2010-2012).

SUPERFLEX Collectif d'artistes fondé en 1993 par Jakob Fenger (né en 1968), Rasmus Nielsen (né en 1969), et Bjørnstjerne Christiansen (né en 1969). Ils vivent et travaillent à Copenhague.

SUPERFLEX est un collectif d'artistes dont les projets abordent les questions des économies de production, des systèmes sociaux et des disparités politiques, tout en créant des collaborations avec une grande variété de communautés et de groupes à travers le monde. Leurs actions s'inscrivent dans la perspective de l'intervention activiste et dans un cadre conceptuel.

Ils décrivent leurs projets comme des « outils » : un modèle ou une proposition qui peuvent être activement utilisés et modifiés par l'utilisateur. Leur œuvre s'étend de la bière (« Free Beer ») et du soda (« Guaraná Power ») à des méthodes de production d'énergie alternative mais aussi aux films et installations, et leurs projets sont souvent liés aux forces économiques, aux conditions démocratiques de production et à l'auto-organisation.

SUPERFLEX a gagné une reconnaissance internationale et le travail du collectif a fait l'objet de plusieurs expositions monographiques ou collectives à travers l'Europe et l'Amérique du Sud et du Nord ou l'Asie qu'il s'agisse de musées (Van Abbemuseum de Eindhoven, Louisiana Museum au Denmark, Atheneum Museum d'Helsinki, Modern Institute de Glasgow, Kunsthalle de Basel, Schirn Kunsthalle à Francfort-sur-Main, Mori Museum de Tokyo, Sculpture Garden à Washington DC...) ou de biennales (Gangju Biennial, Korea, Kunsthalle Basel, Biennale de Venise) ou encore de fondation (JUMEX, Mexique, par ex.).

Leurs œuvres sont présentes dans les collections du MOMA, du Van Abbemuseum, du Louisiana Museum et dans de nombreuses collections privées.

DAVID BLANDY ET LARRY ACHIAMPONG

Finding Fanon (Part 1), 2015

Vidéo

Ultra HD, couleurs, son stéréo, 16:9, 15'

Courtesy des artistes et de la Seventeen Gallery, Londres

Avec le soutien de Arts Council England

Distributeur : LUX Film and Video, Shacklewell Studios, Londres



Finding Fanon (Part 1) est la première partie d'une série d'œuvres des artistes Larry Achiampong et David Blandy, inspirées par les pièces perdues de Frantz Fanon (1925-1961), un humaniste politiquement radical dont la pratique traitait de la psychopathologie de la colonisation et des conséquences sociales et culturelles de la décolonisation.

Dans le film, les deux artistes négocient les idées de Fanon, examinant la politique de la race, le racisme et le contexte post-colonial, et comment ces questions de société affectent leur relation.

Leur conflit se joue à travers un scénario qui mêle des textes trouvés et des témoignages personnels, transposant leur drame dans une péniche à un moment indéterminé de l'avenir. Naviguant dans le passé, le présent et l'avenir, Achiampong et Blandy remettent en question la promesse de la mondialisation en reconnaissant son impact sur son propre patrimoine.

**CHRIS ECKERT
AVEC MARTIN FOX ET JOHN GREEN**

Babel (sélection de 4 éléments), 2015

Installation, dimensions variables

Métal polychrome et microélectronique

14 x 8 x 8 cm (chaque)

Courtesy de l'artiste et de Martin Fox & John Green



Babel est une installation de vingt petites machines à écrire, mécaniquement identiques, mais ont été programmées avec des personnalités propres. Elles écrivent dans des langues différentes avec des écritures manuscrites (empruntées à des amis de l'artiste). La liste des définitions écrites sur des rubans de papier griffonnés s'amoncelle peu à peu sous chaque machine... jusqu'à engloutir les machines elles-mêmes.

Les machines sélectionnent des phrases sur Internet qui définissent un pays par la négative. Ainsi la machine francophone inscrira « La France n'est pas ... », tandis que la machine anglophone indiquera « America is not... » et la machine allemande « Deutschland ist nicht... ». La liste des définitions écrites sur des rubans de papier griffonnés s'amoncelle peu à peu sous chaque machine... jusqu'à engloutir les machines elles-mêmes.

L'installation explore les préoccupations communes mais non partagées de notre société globale. Elle montre également l'influence des réseaux sociaux et du media Internet dans la définition des identités, qui se fait ici par la négative, par l'exclusion plutôt que par un partage de valeur. Elle montre la limite des échanges sur les réseaux sociaux (multiplicité des langues, conditions de l'altérité). Enfin, le titre qui évoque la Tour de Babel, nous renvoie à cette entreprise humaine prétentieuse, qui mêle les langages et prétend arriver à la connaissance et au paradis. Si dans la Bible, Dieu punit les hommes et les divise en les dotant de langues différentes, il semble ici que c'est un Dieu virtuel (Internet) qui finit par nous diviser et aboutir à un espace qui n'apporte *in fine* que confusion et brouaha.

THOMAS HIRSCHHORN

Sélection issue de la série Pixel-Collage, 2015

Imprimés, feuille plastique, ruban adhésif

Courtesy de l'artiste de la Galerie Chantal Crousel, Paris

La pixellisation ou le floutage sont de plus en plus utilisés dans les magazines et les journaux pour cacher les identités, les organes génitaux des personnes, comme une forme de censure ou pour cacher l'horreur des corps mutilés par la guerre et la terreur. Cette habitude a fini par endosser une valeur d'authenticité, les images partiellement pixélisées paraissant plus authentiques aux yeux des spectateurs.

L'utilisation de tels procédés est justifiée par la « protection du spectateur », la protection quelque chose dans l'image elle-même, ou la protection d'une information censée apparaître dans l'image. Cette manipulation autoritaire infantilise ou manipule le spectateur. Et conséquemment, crée la confusion, la frustration et, volontairement ou non, rend les choses plus « hiérarchiques ».

Dans la série « *Pixel-Collage* » Thomas Hirschhorn utilise les pixels comme une nouvelle partie de notre réalité existante, chaotique, complexe, cruelle, incommensurable et belle. Les fonds pixélisés, issus de magazines de mode, sont rendus flous par l'imposition d'images de victimes de guerre, confrontant la banalité du corps comme support de consommation à la « redondance » de sa destruction.



Pixel-Collage n°1, 241 x 150 cm



Pixel-Collage n°4, 341 x 350 cm



Pixel-Collage n°15, 30 x 55 cm



Pixel-Collage n°21, 30,5 x 45,5 cm

Il déjoue, en maximisant les pixels qui la forment, les images de campagnes publicitaires et met en avant les visions d'horreur que nos sociétés s'interdisent, voire interdisent, de regarder en face, qui ont pourtant de nombreuses choses à nous montrer. L'artiste explore ainsi les limites de la monstration pour l'intégrer aux codes d'une société qui a fait de l'information un enjeu stratégique et essentiel du pouvoir. Creusant l'image jusqu'au pixel, il se réapproprie l'illisibilité pour choisir à son tour quoi réduire au silence.

Construisant une nouvelle forme, basée sur l'abstraction des images pixellisées, Thomas Hirschhorn jette un pont visuel entre deux ou plusieurs images de la réalité, entre deux ou plusieurs réalités existantes. Il lie ainsi l'indicible avec l'abstrait, la réalité avec le réel, le caché avec le connu. Ce faisant, il s'attèle activement à un désir d'une vérité, qui va au-delà de l'information, de la non-information ou de la contre-information.



Pixel-Collage n°25, 30 x 45,5 cm



Pixel-Collage n°77, 234 x 287 cm



Pixel-Collage n°95, 271 x 329 cm

OLGA KISSELEVA

Une voyante m'a dit que j'avais un problème avec mes yeux : que j'avais du mal à voir la réalité..., 2002

Installation de 2 vidéos

Installation, performance réalisée lors de la 5ème Biennale d'Art Contemporain de Dakar

6' (chaque), en boucle

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Rabouan

Mousson, Paris



Dans ses installations, vidéos et œuvres interactives, Olga Kisseleva explore la limite entre le réel et le virtuel.

En 2000, elle amorce ce projet vidéo (elle réitérera l'expérience à New Delhi en 2001, à Dakar en 2002 et à Gaza en 2007) : alors installée en France, l'artiste d'origine russe, est submergée d'un profond sentiment d'altérité face aux locaux. Pour leur faire prendre sa place, et aussi pour se mettre elle-même à leur place, elle réalise une double projection : l'une représentant les habitants avec ses yeux bleus, l'autre la montrant avec les yeux des autochtones. Il s'agit de simples portraits projetés l'un à côté de l'autre : le visage de l'artiste à côté de celui des habitants, avec un échange digital de leurs yeux. Cette altération de l'image crée l'illusion d'assister à un mélange génétique entre les sujets.

L'impact visuel de la transformation des visages, devenus hybrides, est inquiétant. Le sentiment d'étrangeté est bientôt substitué par la sensation d'appartenance à un monde unique ayant une sorte de communication virtuelle universelle entre tous ses membres. Le problème lacanien du « moi traité comme un effet d'optique » se retrouve parfaitement illustré ici : les forces convergentes et divergentes, c'est-à-dire notre propre regard sur nous et sur les autres, et le regard des autres envers nous, construisent notre propre représentation.

Olga Kisseleva questionne le spectateur sur son rapport avec l'Autre montrant que nous sommes tous membres d'une même grande famille en dépit des nos différences physiologiques.

OLGA KISSELEVA

How are you ?, 1999-2000

Installation de 3 vidéos

Performances : Silicon Valley (2000), Tibet (1999),
42ème Biennale d'Art Contemporain de Venise (1999)

25' en boucle (chaque)

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Rabouan Moussion,
Paris



« *How are you ?* » est une installation vidéo traitant des enjeux et problématiques liés à l'interculturalité.

Olga Kisseleva s'est faite connaître sur la toile mondiale dès 1998 par le biais d'un site internet, et d'une question, au premier plan tout à fait banale : « *How are you ?* » (Comment allez-vous ?). Elle s'y adressait à des personnes des quatre coins du globe, aux employés des start-up de Silicon Valley autant qu'aux moines tibétains qu'elle est allée filmer. Elle a même posé cette question si commune et pourtant si révélatrice de l'être ensemble à des internautes alors en pleine guerre au Kosovo, ce qui a suscité l'émoi. La vidéo met à jour l'extrême différence d'interprétation et de réception de cette simple question... et surtout la différence d'évaluation de son état de bonheur ou de satisfaction, selon ses origines géographiques et culturelles.

SANTIAGO SIERRA

Engagement et arrangement de 30 travailleurs en fonction de leur couleur de peau,

Project Space, Kunsthalle Wie, Vienne, Autriche,

Septembre 2002

Vidéo, 19'

Courtesy de l'artiste



A l'initiative de l'artiste, la Kunsthalle de Vienne, sollicite par téléphone en 2002 des travailleurs en leur demandant leurs origines. A partir de celles-ci la couleur de leurs peaux en fut déduite. 30 personnes furent sélectionnées pour être alignées côté à côté, en fonction de leur couleur de peau de la plus claire à la plus foncée (moyennement salaire). Santiago Sierra affiche ainsi l'acceptation des ségrégations raciales, notamment de la part de personnes qui les subissent lorsqu'elles sont en situation de précarité... situation souvent intimement liée à une discrimination sociale et raciste.

SANTIAGO SIERRA

Ligne de 250 cm tatouée sur 6 personnes,

Espacio Aglutinor, La Havane, Cuba,

Décembre 1999

Video, 28'

Courtesy de l'artiste



« Je pensais qu'il était impossible que je propose l'acte de tatouer quelqu'un pour de l'argent et que la proposition soit effectivement acceptée », se souvient Santiago Sierra.

« Avoir un tatouage est normalement un choix personnel. Mais quand vous le faites sous des conditions de rémunération, ce geste devient quelque chose qui semble terrible, dégradant. Ca illustre parfaitement la tragédie de nos hiérarchies sociales. ».

SANTIAGO SIERRA

3000 trous de 180 x 50 x 50 cm chacun,

Dehesa de Montenmedio. Vejer de la Frontera (Cadix),

Espagne,

Juillet 2002

Vidéo, 17'

courtesy de l'artiste



En 2002, sur un terrain situé en face de la côte marocaine, Sierra fait creuser 3000 trous -de même taille et alignés- par un groupe de personnes, pour la plupart immigrés sénégalais ou marocains, dirigés par un contremaître espagnol. Ils sont rémunérés au tarif légal, c'est-à-dire 54 euros pour huit heures de travail par jour.

En privant les participants de toute aide mécanique, Sierra ramène le travail à ce qu'il a de plus élémentaire, de moins qualifiant, ôtant toute compétence secondaire aux ouvriers, et montrant ainsi une forme d'aliénation dans le travail.

Cette performance fait également référence à la mort des immigrés clandestins, naufragés des *pateras*, venus d'Afrique. Il métaphorise ainsi un drame historique. En effet, les trous creusés par les travailleurs pourraient bien être leurs propres tombes ou encore celle de leurs familles.

Enfin, le bruit du vent qui sert de bande-son est importante pour l'artiste : c'est « le vent du levant » connu en Espagne pour rendre fou.

SUPERFLEX

Kwassa Kwassa, 2015

Vidéo

VOSTFR

19'

Directeur : Tuan Andrew Nguyen & SUPERFLEX

Cinematographie : Ha Thuc Phu Nam

Pilote de drone : Le Tran Trung

Voix off : Soumette Ahmed

Filmé en septembre 2015 à Anjouan

Logo/Affiche : Rasmus Koch Studio

Commande de Beaufort Beyond Borders 2015

et de la 6ème Biennale de Marrakech

Soutien du Danish Art Council.

Courtesy des artistes



Kwassa Kwassa tire son inspiration de l'histoire politique africaine de Mayotte, une des quatre îles des Comores, qui par référendum en 1974 a décidé de se maintenir dans la République française, renversant ainsi entièrement le processus de décolonisation et d'indépendance accompli jusqu'alors. Après avoir confirmé leur choix en 1976 (contre l'Union de Comores qui revendique toujours Mayotte), les Mahorais intègrent la France (en 2009 Mayotte devient un D.O.M), puis l'UE en 2014.

Mayotte est donc devenue une région ultra-périphérique de l'Union européenne, déclenchant une immigration massive en provenance des autres îles comoriennes et de la côte Est de l'Afrique. Les migrants arrivent à Mayotte sur des bateaux précaires en fibre de verre, produits localement et appelés *kwassa* (littéralement « un bateau instable », car ils tanguent énormément).

Depuis l'île comorienne d'Anjouan, SUPERFLEX dresse le portrait d'un constructeur de ces bateaux utiles à la fois à la pêche et au transport des migrants vers l'île voisine de Mayotte. La traversée de 70 km se fait dans un bras de mer réputé pour être mortel, dans des embarcations surpeuplées. Les migrants, qui se considèrent comme réfugiés, ne sont en outre pas les bienvenus vis-à-vis des autorités françaises et européennes.

En se concentrant sur le constructeur et sur le bateau en tant que tel, le film souligne la signification symbolique des *Kwassa*, porteurs du rêve de parvenir à une vie meilleure sur l'autre rive. Filmés par drones, les plans de l'Océan et de la traversée accentuent l'idée de la liberté.

Le récit quant à lui inspirée de la mythologie grecque, donne une profondeur historique à la situation sociale post- et néo-colonialiste. Bien que le film soit tourné dans l'Océan indien, à plus de 8000 km de l'Europe, c'est bien de la crise migratoire européenne dont il s'agit et l'idée de l'Europe que nous nous faisons.



DAVID BLANDY ET LARRY ACHIAMPONG

Finding Fanon (Part 1), 2015

Vidéo

Ultra HD, couleurs, son stéréo, 16:9, 15'

Courtesy des artistes et de la Seventeen Gallery, Londres

Avec le soutien de Arts Council England

Distributeur : LUX Film and Video, Shacklewell Studios, Londres



**CHRIS ECKERT
AVEC MARTIN FOX ET JOHN GREEN**

Babel (sélection de 4 éléments), 2015

Installation, dimensions variables

Métal polychrome et microélectronique

14 x 8 x 8 cm (chaque)

Courtesy de l'artiste et de Martin Fox & John Green



THOMAS HIRSCHHORN

Pixel-Collage n°4, 2015

Imprimés, feuille plastique, ruban adhésif

341 x 350 cm

Courtesy de l'artiste de la Galerie Chantal Crousel, Paris



OLGA KISSELEVA

Une voyante m'a dit que j'avais un problème avec mes yeux : que j'avais du mal à voir la réalité..., 2002

Installation de 2 vidéos

Installation, performance réalisée lors de la 5ème Biennale d'Art Contemporain de Dakar

6' (chaque) , en boucle

Courtesy de l'artiste et de la Galerie Rabouan Moussion, Paris



SANTIAGO SIERRA

*Ligne de 250 cm tatouée sur 6 personnes,
Espacio Aglutinor, La Havane, Cuba,
Décembre 1999*

Video, 28'

Courtesy de l'artiste



SANTIAGO SIERRA

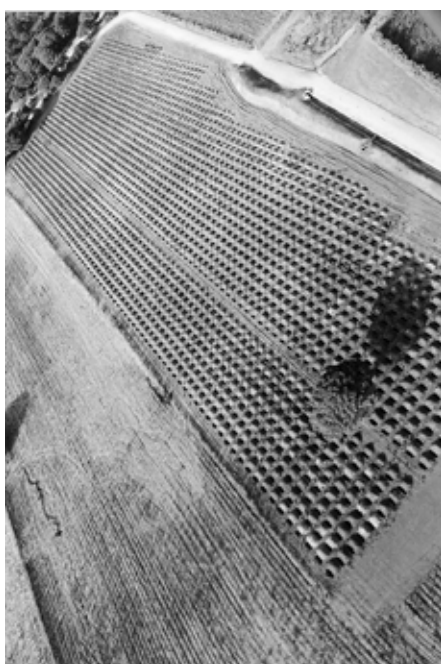
*Engagement et arrangement de 30
travailleurs en fonction de leur couleur de
peau,*

*Project Space, Kunsthalle Wie, Vienne,
Autriche,*

Septembre 2002

Vidéo, 19'

Courtesy de l'artiste



SANTIAGO SIERRA

*3000 trous de 180 x 50 x 50 cm chacun,
Dehesa de Montenmedio. Vejer de la Frontera (Cadix),
Espagne,*

Juillet 2002

Vidéo, 17'

courtesy de l'artiste



SUPERFLEX

Kwassa Kwassa, 2015

Vidéo

VOSTFR

19'

Directeur : Tuan Andrew Nguyen & SUPERFLEX

Cinematographie : Ha Thuc Phu Nam

Pilote de drone : Le Tran Trung

Voix off : Soumette Ahmed

Filmé en septembre 2015 à Anjouan

Logo/Affiche : Rasmus Koch Studio

Commande de Beaufort Beyond Borders 2015

et de la 6ème Biennale de Marrakech

Soutien du Danish Art Council.

Courtesy des artistes



9 bis rue Dombasle
93100 Montreuil
01 42 87 08 68
www.maisonpop.fr

L'ÉQUIPE

directrice
Annie Agopian
annie.agopian@maisonpop.fr

coordination du centre d'art
Floriane Benjamin
floriane.benjamin@maisonpop.fr

chargée de communication
Sophie Charpentier
sophie.charpentier@maisonpop.fr

chargée des publics et médiation
culturelle
Juliette Gardé
juliette.garde@maisonpop.fr

graphiste
Mathieu Besson
mathieu.besson@maisonpop.fr

Accueil standard
Malika Kaloussi
Alexandre Dewees
01 42 87 08 68

LA MAISON POPULAIRE accueille chaque saison plus de 2 300 adhérents, qui participent à la centaine d'ateliers d'expressions développés en direction des adultes et des enfants. Les actions qu'elle propose dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la philosophie, des sciences humaines, viennent ici élargir ses publics. Elle invite à penser ces actions dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques et des créations, qui créent le lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs. Elle s'associe à d'autres acteurs du territoire animés par les mêmes objectifs. En ce sens, elle collabore activement dans différents réseaux tels que Tram, réseau d'art contemporain Paris / Ile-de-France, le MAAD 93 (Musiques Actuelles Amplifiées en Développement en Seine-Saint-Denis) et RAN (Réseau d'art numérique).

MAISON D'HÔTES *Si les résidences d'artistes sont légion, rares sont les initiatives du même genre qui s'adressent aux commissaires d'expositons. La Maison populaire de Montreuil fait partie de ces exceptions, puisqu'elle confie depuis plusieurs années sa programmation à de jeunes et prometteurs curateurs francophones.*

Véritable laboratoire de recherche et de création inauguré à Montreuil en 1966, la Maison populaire est aussi, comme son nom l'indique, un lieu d'éducation destiné à une population de proche banlieue en demande d'activités culturelles riches et variées. En 1986, avec l'arrivée d'Annie Agopian, son actuelle directrice, la structure se renouvelle sans pour autant trahir ses préoccupations d'origine et développe des activités qui stimulent la curiosité, la réflexion et la recherche : on peut ainsi se rendre à la "Maison pop" pour assister à une projections de film d'animation, à un débat ou un concert, ou encore participer à un satge de yoga ou un atelier d'arts plastiques.

En 1995, Annie Agopian décide de confier la programmation des expositions à des jeunes crtitiqes. Sélectionnés sur dossier, ces derniers investissent le centre d'art pour une résidence d'un an. L'initiative est un succès, puisque des commissaires comme Claire Le Restif, Estelle Pagès, Emilie renard, Florence Ostende, ou encore le collectif Le Bureau s'y succèdent et sont maintenant en charge de centres d'art tel le Crédac d'Yvry-sur-Seine, ou multiplient les projets curatoriaux au sein de prestigieuses institutions, comme par exemple la Fondation d'entreprise Ricard ou le musée d'Art moderne (Mudam) de Luxembourg.

Isabelle Giovacchini.
Arts Magazine

ENTRÉE LIBRE

Exposition ouverte du lundi au vendredi de 10 h à 21 h
Le samedi de 10 h à 16 h 30
Fermée : dimanches, jours fériés et vacances scolaires

VISITES COMMENTÉES GRATUITES

Individuelles : sur demande à l'accueil
Groupes sur réservation: au 01 42 87 08 68 / mediation@maisonpop.fr

Les samedis 13 mai et 10 juin 2017 de 14 h 30 à 16 h

PARCOURS EN FAMILLE

Rendez-vous mensuel pour les enfants âgés de 6 à 10 ans et leurs parents pour appréhender de façon ludique la création contemporaine.

À 14 h 30, des visites-ateliers pour toute la famille, créées en lien direct avec les œuvres exposées dans le Centre d'art. Dans un contexte convivial, les enfants et les parents peuvent échanger autour d'un goûter à la fin de la visite.

Réservations obligatoires, jusqu'à la veille de la date de la visite, par téléphone au 01 42 87 08 68 ou par mail à mediation@maisonpop.fr
Entrée gratuite

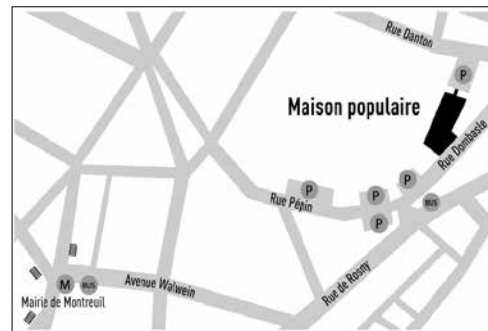
contacts

Sophie Charpentier
chargée de communication
sophie.charpentier@maisonpop.fr
01 42 87 08 68

Floriane Benjamin
coordinatrice du centre d'art
floriane.benjamin@maisonpop.fr
01 42 87 08 68

Juliette Gardé
chargée des publics
et de la médiation culturelle
mediation@maisonpop.fr
01 42 87 08 68

ACCÈS



M° Mairie de Montreuil
(ligne 9) à 5 min à pied -
Bus 102 ou 121
Arrêt lycée Jean Jaurès

Le centre d'art de la Maison populaire est membre de l'Association des Galeries et fait partie du réseau Tram, et du réseau arts numérique RAN.



La Maison populaire est soutenue par la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France - Ministère de la Culture et de la Communication, le Conseil régional d'Ile-de-France, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis et la Ville de Montreuil.

